



**Daniel Lance**

# **Le Prix qu'ils paieront**

**DANIEL LANCE**

## **Chapitre 1**

© Daniel Lance 2014  
reproduction interdite

Du même auteur :

*Vous avez dit élèves difficiles, Éducation, autorité et dialogue*, Éditions de L'Harmattan, 2007.

*Jean Genet ou la quête de l'Ange*, Éditions de l'Harmattan, janvier 2004. Traduction en anglais, décembre 2012,

*Jean Genet, A Quest of the Angel*, Amazon Edition.

*Au-delà du désir; Littérature, sexualités et éthique*, Éditions de l'Harmattan, avril 2000

© Daniel Lance 2014

ISBN : 979-10-90045-04-0

À ma mère

Merci à Odette, Régine et Suzanne  
pour leur relecture édifiante.  
Merci à Renaud.

« Alors, qu'est-ce que vous voulez faire, ou qu'est-ce que veulent faire les honnêtes gens ou les gens du gouvernement quand ils veulent "réinsérer" — c'est toujours leur mot — des petits délinquants dans la société ? Ils veulent les châtrer. Les châtrer de quoi, de quelle poésie ? D'une poésie qui était en eux justement. S'ils ont fait des vols, petits ou grands, des larcins, petits ou grands, des fugues, des vagabondages, ce qu'on fait quand on a quinze ans et qu'on en prend pour trois mois ou six mois, c'est que la société ne vous convient pas. Alors, si on veut les "réinsérer", on ne commet pas un outrage ? »

Jean Genet, *L'ennemi déclaré*.

Tout lien avec un certain centre créé dans le sud de la France, et certains événements ayant eu lieu à Nice à une certaine époque ne seraient que coïncidences des plus surprenantes et absolument pas du fait de l'auteur qui n'a fait que retranscrire, avec une candeur dont on ne saurait douter, des aventures croisées purement imaginaires.

© Daniel Lance 2014  
reproduction interdite

Couverture d'Édouard de Bohème

Six heures trente, 20 septembre. Chaque jour, exactement au même moment, le même pointu sortait du port de Nice, ébauchait un virement de bord, contournait le phare et longeait la digue. Quelques minutes plus tard, il serait devant le monument aux morts, comme tous les jours. Les moteurs des pointus semblaient tous indifférents au temps. Un même ronronnement portait l'embarcation avec une lenteur sûre, de celle qui faisait fi de tout événement extérieur, de toute agitation illusoire. Le pointu restait là, dans cette eau bleu nuit, à cette minute même. Quelques mètres plus loin, une autre strate plus verte révélait les pluies de ces derniers jours. Des pluies qui avaient tout emporté sur les routes. Les deux eaux ne se mélangeaient pas. Chacune gardant précieusement de son identité, de son histoire. Portant plus loin son regard, François semblait comme pris par d'autres couleurs que tissait une mer que seuls ceux qui auraient lu Homère, ceux qui connaîtraient une Méditerranée réelle ou inventée peuvent apprécier. Au-delà, c'était la Baie des Anges. Oui, elle-même. Encadrée, ornée d'un béton persistant marquant les années de gloire d'une construction passée, on vous présente ici les années 70, les années 80. Profitez ! On entasse, mais on entasse chic. Piscine commune. On y vient barboter. Ces immeubles végètent dans une même fonction, donner un peu d'illusion, un peu de ciel bleu. Mais voici, les oliviers happés et trahis par de flamboyants promoteurs — portaient-ils tous à cette époque la moustache poivre et sel du roi Médecin, roi flamboyant bientôt déchu par ceux-là mêmes qui l'avaient tant aimé ? Au loin, un autre bleu semblait tout réunir, un bleu plus diffus, comme une vapeur plus homogène préfigurant la chaleur. Puis les strates se modifiaient. Le pointu toujours là. Immobile. Relevait-il ses filets, ses casiers, le capitaine ? Pensait-il au restaurateur du

port à qui il offrirait le résultat de sa pêche ? Était-il courbé, dans son ciré jaune, une cigarette roulée aux lèvres ? Relevait-il ses filets en jetant un regard de biais au monument quasi mussolinien qui le surplombait ?

François, nu, devant la fenêtre, s'abîmait dans cette mer nuancée ; heureux ou mélancolique, il ne savait plus. « *No me gustan las nostalgias* », un air de Atahualpa Yupanqui, poète argentin, guitariste aux mains brisées par les dictateurs, lui venait en mémoire : *No me gustan las nostalgias*. Et pourtant... Il était resté si longtemps absent de sa ville natale, celle qui l'avait construit, qui l'avait fait rêver et partir aussi. *No me gustan las nostalgias porque me achican la vida*. La nostalgie me rendrait-elle la vie plus acide ? C'était toujours ainsi qu'il avait compris la chanson, qu'importe la traduction exacte. C'était la nostalgie, la mélancolie refusée et pourtant présente, tout le temps.

François Gubernatori de l'Escarène, difficile d'être plus Niçois, mi-nom de rue revu et corrigé, mi-nom d'arrière-pays. On lui avait dit un jour qu'il était une branche abâtardie de familles prestigieuses, qu'il n'était pas vraiment bienvenu, que son nom, il l'avait reçu tardivement par un très lointain arrière grand-père reconnaissant sur le tard une amour ancillaire. Existe-t-il pour autant des amours équitables ? Était-il né, par générations successives d'une reconnaissance, d'une culpabilité ou d'un frémissement, d'un clignement d'yeux, espiègles et joyeux, d'un sourire que faisaient encore rêver les rondeurs charnues d'une bonne piémontaise. Lui parlait-il gavot, ce dialecte montagnoux ? Répondait-elle, en piémontais, pendant qu'il faisait courir ses mains sous les jupes fraîches de la jeune fille ?

Était-il né du lit d'un vieillard, lit bateau, aux dimensions réduites pour les gens trapus de la montagne, construit par un menuisier du village qui savait son métier ? Était-il né de ce sexe brun touffu aux senteurs fortes de labeur, de pin, de lavande, de dessous nettoyés en commun au lavoir du village ? Était-il né de ce sexe bien campé sur deux jambes musclées

qui ne connaissaient jamais le repos. Encore aujourd'hui, la tête sur le pubis généreux d'Alex, un pubis fourni, dru et tendre, il se prenait à rêver et respirait à plein nez les poils noirs et frondeurs de son amie. Il se fondait ainsi avec délices dans cette féminité enveloppante, cette origine du monde à la Courbet.

Pourtant, même exilé, il était pourtant resté Niçois — malgré lui. « Sieu nissart ». Nissart toujours, pendant dix ans sous la pluie fine de Nantes, cinq ans dans la vie nocturne parisienne et deux ans à New York, puis en Californie. Il voulait, comme Ferdinand, aller à la rencontre de cette ville : « New York, c'est une ville debout ». Il avait lu, beaucoup trop, et surtout Céline. Puis il était revenu, grâce à une mutation, directeur d'un centre de « sauvageons », lui avait-on dit. Qu'on l'embauche au sein de la Justice l'avait toujours étonné. Savait-on son passé ? Le laissait-on faire car ils sont peu nombreux les volontaires, les volontaires du terrain ? On le savait irréprochable, honnête, capable d'une grande force de travail. Il avait appris que l'enquête faite à son sujet, enquête de moralité, avait échoué sur le bureau d'un de ses amis d'enfance. Homme de bien, fidèle à ses femmes et à son pastis, et au cancer qui venait de le prendre, comme ça, il y a quelques jours. Paix à ton âme Michel ! Michel et lui fréquentèrent, au même moment, l'école du port. Ils avaient été liés, très liés, jusqu'à la fin de l'adolescence, adolescence qu'on sait de plus en plus tardive. À l'évocation de son passé, François répondait par un sourire en coin, énigmatique, et surtout jamais ne démentait la rumeur. Mais on le savait enfant du pays, et certains Niçois cultivent le goût de l'entraide, du souvenir. À des questions trop directes, ils répondent par un haussement d'épaules augmenté de quelques borborygmes murmurés entre les dents et tournent le dos.

Au deuxième café, après quelques cigarettes, son corps se redressait un peu, les diverses courbatures prenaient leurs places habituelles. Le pointu s'apprêtait à retourner au port. Maintenant, la lumière avait aplani les diverses couleurs de la mer. La journée pouvait commencer. La connivence d'avec ce

monde du lever du jour s'estompait. La brume niçoise apla-  
nissait la précision de cet entre-deux temps. Un jour, il atten-  
drait ce pointu et son capitaine sur les quais, du coin de l'œil,  
le corps à moitié tourné vers le phare. Il lui ferait peut-être un  
signe.

Le troisième café posé à côté du porte-serviettes, plutôt  
douteuses d'ailleurs, il commençait son rite d'entrée dans le  
monde. Fallait-il encore se raser ? Il se rappelait le temps où  
quelques filles dans la rue le sifflaient ou se retournaient sur  
lui d'un ricanement prometteur. Il se rappelait ses cours de phi-  
losophie et ce Sartre qui prétendait qu'il valait mieux n'avoir  
jamais été beau à cause du regard de l'autre néantisant. Gare  
à la chute lorsque la beauté s'évanouissait. À l'époque, il en  
était tout retourné, renversé et s'était pris une fois à rougir croi-  
sant le regard d'une femme noire, élancée et décidée, qui  
l'avait fixé un peu trop longtemps. Les autres garçons cher-  
chaient sa présence, il avait vécu de fortes amitiés et de mul-  
tiples amours, où, à chaque rupture, il se demandait s'il  
pourrait survivre, mais il avait survécu. Tout proche de ses  
amis, certaines mauvaises langues disaient même un peu trop  
proches. Mais François était comme ça, il avait l'amitié sen-  
suelle et généreuse. « La jeunesse me tenait lieu de beauté »,  
si Cocteau avait écrit cela, François, lui, s'était illusionné à  
penser que tout cela resterait, demeurerait, à la manière d'un  
bon vin. Le vin de Bellet vieillit-il aussi bien qu'un château  
Pétrus ? S'il était un de ces vins des collines niçoises, un nuage  
de doute passait dans son regard. Les yeux, s'ils gardaient ce  
même bleu que jadis, semblaient s'être rétrécis, les traits alour-  
dis, le visage était devenu plus carré, plus viril ; l'androgynie  
l'avait fui comme une vierge effarouchée. Il se rappelait ces  
autoportraits de Rembrandt où la chair semblait gagner sur le  
souffle, l'élégance. Comme si toute chair voulait ressembler  
exactement à une autre chair humaine. Son corps qui à vingt  
ans était tout de minceur et de muscles avait sans doute été rat-  
trapé par ses origines montagneuses. Cet arrière-grand-père  
égrillard et joyeux lui avait aussi légué une partie de son corps

et de ce visage qui inspirent confiance, solidité et force. Certes, pour arpenter les montagnes, il avait un avantage, mais pour se perdre dans les caresses d'un corps jeune au regard innocent, il partait avec un net handicap. Certains héritages ne sont pas vraiment aisés à porter.

Pourtant ce corps en changement, ce visage fort l'aidaient bien dans son travail. Des années d'Aïkido lui donnaient une certaine assurance, mais seule la fragilité l'émouvait. Et lui, Narcisse cocufié par le temps, ne s'aimait plus guère. Bien sûr, quelques jeunes filles, en mal de pères, de grands frères, toujours instables, voyaient en lui ce roc auquel s'accrocher ; mais, du coup, il se posait des questions. Et cela n'aidait pas à l'ivresse des manœuvres d'approche ! N'aimerait-on que par illusions répétées ? Ne voudrait-on vivre que par des héros magnifiques qui s'évanouiraient bien évidemment à l'écueil de toute réalité ? Son champ d'action se trouvait plutôt réduit... Ne voulait-on pas comprendre que derrière ce visage qui s'alourdisait, chaque jour un peu plus, un jeune éphèbe sautillant frémissait toujours ? Il ne faudrait pas trop rêver. Et puis, un éphèbe, cela tient-il la distance du temps ? Allez savoir. Aucun éphèbe n'en est revenu. Quelques whiskies le faisaient parfois ressembler à quelque Écossais enraciné dans sa distillerie ; toujours un whisky de trop, « *a little bit too much is just enough for me* ».

Enfin ce matin, il fallait un peu se faire beau pour les sauvages, rénover les outrages du temps. Partir au travail, bien habillé, présentable, pour les sauvages, c'était un minimum. Il rase donc ces poils blancs facétieux. Les cheveux restaient blonds et, grâce aux miracles des lotions américaines, sa blondeur, bien que faiblissant, demeurait exempte de fils délavés. Il lui fallait une douche froide. Les quatre cafés maintenant bus lui permettaient ce petit exploit.

Rasé de frais, l'œil un peu moins frais, il lui restait un quart d'heure avant le départ. Assis dans le salon, il prit le *Nice-Matin* de la veille. Malgré son métier, il lisait toujours les journaux avec un jour, deux jours ou des semaines de retard. Tout

se répétait toujours. Ah *Nice-Matin* ! Qui l'eût cru ! Lui qui à seize ans participait au journal « anarcho-syndicaliste » — une feuille double ronéotypée — qui portait le doux nom évocateur de *Cronstadt*. Il connaissait quelques personnes dans l'inconcevable journal. Il commençait toujours par la page des décès. Pourquoi ? Il n'en savait rien ! Lui qu'on disait le roi de l'introspection, de l'analyse, trouvait qu'il avait droit à quelques zones d'ombres.

Alors, Madame Geneviève Rossi, 96 ans. 96 ans, il lui donnait une absolution mentale et discrète. Tiens un commandeur de la Légion d'honneur, 76 ans, suivait une suite de titres, tous honorifiques. Madame Chiapacan, 92 ans. Chiapacan, son niçois, enfoui dans sa mémoire, reconnaissait le sens du mot : celui qui va chercher les chiens. 92 ans, Madame Chiapacan. Les femmes ont-elles vraiment un avantage ? Mourir plus tard ? Tous ces gens étaient-ils encore chez eux, ou vivaient-ils dans quelque maison de retraite ? Pourrissaient-ils sur pied, maintenus debout, si l'on peut dire, à grand renfort de médicaments et de couches, entourés de personnes « d'origine maghrébine », comme ils disent, les rares qui les aimaient un peu peut-être. Ces petites vieilles et ces petits vieux votaient-ils pour l'extrême droite ? Mais si cette engeance passait, qui prendrait soin d'eux ? Bref, François Gubernatori de l'Escarène, devant son journal tempêtait, posait vivement le journal à terre et allumait une nouvelle cigarette.

Pris dans ses volutes de fumée oubliées, il reprenait le journal. Son regard se portait sur une photo, en bas de la page des décès. Un visage ouvert, les yeux vifs, qui semblaient plutôt noirs, une houppe à la Tintin, des cheveux très courts bruns. Un sourire, de ceux qui pensaient que la vie et l'avenir leur appartenaient sans restriction. Joël Destini, décédé accidentellement à l'âge de vingt-cinq ans. Ni fleurs ni couronnes. Ce visage, il l'avait déjà vu, ou peut-être le nom... Ce visage le fascinait, cette mort le révoltait, d'autres sentiments interféraient avec cela, et il les rejetait dans un coin de ses pensées. Il ne pouvait plus détacher ses yeux de cette annonce en bas

de page. Il lui semblait bien qu'il allait encore se mêler de ce qui ne le regardait pas. Du moins, c'est ce que l'on disait régulièrement de lui. On ajoutait à cela, accessoirement, qu'il n'avait aucun sens de la hiérarchie et de l'administration. Ces avis « autorisés » le rassuraient plutôt. D'ailleurs, il allait encore être en retard... les chefs ne montrent vraiment plus l'exemple qu'ils devraient.

Et pourtant ce visage...

© Daniel Lance 2014  
reproduction interdite